

Esprit critique n° 90, avril 2009

## **LA PEUR DES BARBARES** **Au delà du choc des civilisations**

Tzvetan TODOROV, Éditions Robert Laffont, Paris, juin 2008, 320 p., 20 €.

par François BUSIER

---

Si nous devons considérer comme vrai ce qui rencontre un succès incontestable – ou ce qui a tendance à être largement reconnu –, alors pourrions-nous penser encore que la terre est plate et que les poules ne vont plus tarder à se voir pousser quelques dents... De ce point de vue, les sujets de débats ne manquent pas et, pensons-le aussi, ne manqueront sans doute jamais. Or, s'il est un registre prolifique où la rumeur et l'irrationalité se disputent avec avidité la production de fausses idées à ne plus dormir du tout, même debout, c'est bien celui des peurs viscéralement ancrées à l'âme humaine. Lorsque le premier démagogue ou populiste venu réveille et chatouille en nos âmes câlines la vieille angoisse de notre disparition, qu'elle soit dramatique et personnelle ou, plus tragiquement encore, collective, il semble que la raison s'évapore aussi vite que de l'argent confié à Bernard Madoff.

Ce qu'il y a de pratique avec la peur, c'est que, comme l'absent, l'autre a toujours tort. Qu'on le nomme inconnu, étranger, métèque, immigré, allogène, rastaquouère, clandestin, l'autre reste anonyme et barbare. Une façon de dire : pas de chez nous. Définitivement... En la matière, ce que nous appelons l'Occident s'est particulièrement distingué au petit jeu de l'affirmation péremptoire de sa supériorité, tout en aggravant de façon permanente son incapacité à dépasser la posture d'une pensée magique, où les peuples ne peuvent que s'opposer, parce que différents et fondamentalement incompatibles. Soi-disant. Après ça, allez vous étonner que l'on nous mette encore à l'étalage de cette idéologie du choc des civilisations...

Il était donc grand temps qu'un regard objectif soit porté sur cette question, et c'est ce que fait Tzvetan Todorov, avec *La peur des barbares*. L'auteur s'est emparé du prétexte évoqué par Samuel Huntington lors de la sortie de son célèbre livre **1** (dont le titre était emprunté à l'islamologue Bernard Lewis), paru en 1997, pour en démontrer la faiblesse conceptuelle, comme pour en appeler à un surplus de lucidité.

Ce que nous explique Tzvetan Todorov, c'est que le succès mondial de l'expression « choc des civilisations » tient surtout à la simplicité de son contenu. En effet, Huntington pousse cette idée qu'avec la fin de la guerre froide, ce ne sont plus des blocs idéologiques et politiques qui s'affrontent, mais des « aires culturelles », qu'il décompte au nombre de huit : civilisation chinoise, japonaise, hindoue, musulmane, orthodoxe, occidentale, latino-américaine et africaine... Que dire de cette confusion des critères mêlant religion, langue

et géographie ? Dans cette arène mondiale, il faut évidemment pointer la Chine et l'Islam comme dangers potentiels à l'égard de l'Occident, tout en relativisant le rôle nuisible de la première depuis qu'elle a rejoint, tambours battant, le camp capitaliste <sup>2</sup> (enfin, ils deviennent comme nous !).

Au final, ce fameux choc des civilisations se réduirait donc à l'opposition simplissime de l'Islam face aux démocraties occidentales, et il n'y aurait d'autres moyens pour résoudre cette équation que les voies autoritaires du conflit et de la guerre. La question que pose alors Tzvetan Todorov est de savoir si cette caricature de pensée ne renvoie pas dans le camp des barbares ceux qui affichent si haut les couleurs de la démocratie, afin de mieux imposer un modèle qui se veut étalon universel. Il souligne également la nécessité de ne pas se laisser dominer et emporter par l'émotion, comme celle de ne pas hurler un peu vite avec les loups de l'idéologie. Sur la base d'un argument : « la rencontre habituelle entre cultures ne produit pas le choc, le conflit, la guerre, mais l'interaction, l'emprunt, le croisement » <sup>3</sup>.

Le premier chapitre se frotte au jeu de la définition du mot *barbare*, et remonte le fil de l'histoire, notamment européenne, pour en percevoir les évolutions de sens et confronter le terme à ceux de chaos, humanité, culture, civilisation, et explorer le lien avec la production qui en découle, c'est-à-dire les œuvres et les techniques. Contrairement au progrès des sciences qui s'avère cumulatif, chaque être humain doit tout apprendre, dès sa naissance, et s'imbibber des valeurs de sa culture pour se construire et devenir un être *civilisé*. Le libre arbitre, qui sous-tend cette édification d'un individu collectif, permet à la fois une unité de l'humanité comme une diversité des cultures, chacun pouvant, également, s'appropriier ou fréquenter celles qui diffèrent de son bouillon initial. Mais là se soulignent aussi les limites du rêve des Lumières, celui de la connaissance éclairant le monde, car « aucune culture n'est en elle-même barbare, aucun peuple n'est définitivement civilisé » <sup>4</sup>. L'humanité demeure une qualité et une construction fragiles, toujours à l'épreuve. Ce qui explique, peut-être, que nous ne sommes jamais à l'abri du pire, et que nombre de barbaries aient pu être perpétrées par des êtres si civilisés, si courtois.

Puis, dans un deuxième chapitre, vient la question des identités culturelles, où l'auteur différencie « appartenance culturelle, identité civique et adhésion à un idéal politique et moral » <sup>5</sup>. Il prend soin de se pencher sur les fonctions de la culture et relève que plus un individu en augmente sa maîtrise, plus il est capable d'inventer et d'innover. Et même d'aller bien au-delà, car « à partir d'une certaine profondeur d'exploration, l'art comme la pensée deviennent universels » <sup>6</sup>. L'important est de comprendre la non étanchéité des cultures comme leur capacité à échanger et emprunter et ce de façon permanente. Nous adhérons tous à plusieurs d'entre elles et devrions, de surcroît, nous attacher à n'être captif d'aucune. Les progrès passés comme à venir méritent bien un peu d'intelligence pour en gérer les risques de conflit, ainsi qu'un travail éducatif vers une plus grande (re)connaissance de ce qui se situe au-dessus de la tradition, à savoir le cadre de l'État et des structures supranationales. Comme le disait Ernest Renan, « une nation est un principe spirituel » <sup>7</sup>.

Passées ces quelques clés, Tzvetan Todorov se penche, au chapitre suivant, sur l'ouvrage de Samuel Huntington. Il démaquille les faux-semblants idéologiques qui servent d'alibis à une vision manichéenne du monde et justifient la désormais célèbre « guerre contre le terrorisme », ainsi que son cortège de pratiques (telles que la torture) qui délégitiment le

bienfondé démocratique de ces engagements militaires. La cible évidente en est l’Islam, et peu importe ce que peut contenir cette appellation, peu importe de savoir ce qu’il y a de civilisé ou non dans cette réalité, puisque de toute évidence, pour Samuel Huntington, là se cachent des êtres si différents de nous, si inférieurs et si peu développés qu’ils ne peuvent être autres que barbares. À ce petit jeu du va-t-en-guerre à tout prix, lorsque le mensonge (voire la bêtise) sert si idéalement la manœuvre politicienne, nous devons craindre que le monde ne devienne, alors, encore plus dangereux qu’il ne l’est, encore plus instable. Ne nous étonnons plus, dès lors, que les fauves que nous fabriquons n’hésitent plus à venir nous mordre.

Le chapitre quatre analyse par le détail trois cas de conflits qui se sont produits en Europe : l’assassinat de Theo van Gogh, les caricatures danoises et le discours tenu par Benoît XVI, le 12 septembre 2006, à l’université de Ratisbonne, sur les rapports entre foi et raison, donnant à entendre un lien entre Islam et violence. Ces trois « petits » chocs civilisationnels opposent l’Islam à la liberté d’expression, de conviction ou de construction d’une identité, c’est-à-dire tout un ensemble de libertés qu’est censée garantir la vertu démocratique occidentale : « chacun se trouve amené à naviguer entre deux écueils (et parfois plus), celui qui consiste à rester trop tolérant envers ces différences de cultures souvent assez dérangeantes, et celui qui nous amène à les combattre avec une telle intransigeance qu’elles en ressortent renforcées » 8. Pour clore ce chapitre, Tzvetan Todorov s’intéresse aux perspectives d’évolution vers un Islam libéral. S’il paraît évident que cela ne peut être imposé de l’extérieur aux musulmans, peut-être devons-nous nous interroger avec plus d’acuité sur « le sentiment de frustration et d’humiliation éprouvé ici et là par la population [musulmane] » 9. Pour l’auteur, la solution sera politique, ou ne sera pas.

Le dernier chapitre s’attache à définir l’identité européenne dont la spécificité réside dans l’attention portée aux différences marquant les pays et les cultures qui la constituent. Si le projet européen semble plus difficile à lire aujourd’hui que ses manques flagrants (dimension sociale, politique étrangère...), ne serait-il pas temps de revenir sur les traditions particulières qui ont permis l’émergence d’œuvres de l’esprit dont la vocation visait l’universel, sur le développement de la pensée critique où « toutes les valeurs peuvent être soumises à l’examen » ? 10 Puisque « c’est cet équilibre entre unité et pluralité qui devient donc la caractéristique de l’Europe » 11, Tzvetan Todorov propose d’en mieux régulariser les différences : le projet européen reste toujours celui de l’édification d’une civilisation.

En conclusion, l’auteur de *La Peur des barbares* préconise, comme on peut s’y attendre, un renforcement du dialogue entre les cultures et, dans ce cadre, invite les Occidentaux à une révision de leurs croyances en l’universalisme de leurs positions. De plus, à force d’utiliser la peur comme moyen de gouvernance, on en oublie un peu vite que toute entité responsable, qu’elle soit individu ou structure politique, se doit de veiller au respect et à l’approfondissement des valeurs communes pour avancer un projet, plutôt que d’en rechercher ce qui divise les peuples.

Avec cet ouvrage, Tzvetan Todorov se penche sur les fondements de l’histoire européenne pour en souhaiter, à partir de ce qui pourrait représenter son exemplarité, un modèle de développement « universel », c’est-à-dire acceptable par tous les peuples de la planète, quels que soient leurs origines, leurs cultures ou la diversité de leurs sociétés. Il en appelle

à « tracer une ligne de démarcation très claire entre identité culturelle et choix politiques, entre formes de spiritualité et valeurs civiques incarnées par les lois. [...] La séparation entre lois et valeurs, d'un côté, culture et spiritualité, de l'autre, peut devenir, en Occident aussi, le point de départ d'une politique adaptée à la société contemporaine » 12.

Le souci d'objectivité annoncé, et pleinement respecté, en fait un parcours minutieux et rigoureux, enrichi de quantités d'exemples, de références et de cas étudiés. La précision et le sérieux de son analyse rappellent les origines universitaires de l'auteur, mais n'en font pourtant pas un ouvrage austère. Il constitue une approche vivante de la question toujours actuelle de la barbarie, mais pourra décevoir ceux en recherche de fortes convictions et de perspectives clairement balisées pour l'avenir. Nous touchons là à la limite du genre : on ne peut attendre d'un livre qu'il s'affranchisse de partis pris et de subjectivités et exiger en même temps qu'il adopte des points de vue partisans ou engagés. Tzvetan Todorov sait trop, sans doute, que le sérieux de cette affaire ne saurait tolérer la partialité ou l'inexactitude. Et de citer Germaine Tillon, à qui ce travail est en partie dédié : « Car notre patrie nous est aussi chère qu'à la condition de ne pas devoir lui sacrifier la vérité » 13.

---

1. Samuel P. Huntington, *Le Choc des civilisations*, Odile Jacob, 1997.

2. Cf. p. 133.

3. Cf. p. 135.

4. Cf. p. 80.

5. Cf. p. 84.

6. Cf. p. 64.

7. Op. cit., p. 114.

8. Cf. p. 189.

9. Cf. p. 238.

10. Cf. p. 251.

11. Cf. p. 254.

12. Cf. p. 288.

13. Op. cit., p. 164.